

L'ANARCHISME ESPAGNOL...

Sixième partie: LA MARCHÉ SUR JEREZ DE LA FRONTERA

Le 14 juin 1884, après l'exécution des responsables régionaux de l'A.I.T. et l'emprisonnement de nombreux militants, le mouvement libertaire andalou, démantelé, doit, une fois de plus, reconstituer ses forces dans la clandestinité.

Signalons qu'en 1881, avait eu lieu, à Barcelone, le premier congrès public des anarchistes espagnols.

En 1886, Fermin Salvochea, infatigable propagandiste, fonde un journal intitulé «*El Socialismo*». Son but: défendre le socialisme acrate.

«*El Socialismo*» publie des articles de Kropotkine, traduits du «*Révolté*» de Genève. Plus tard, Élisée Reclus recueillera et éditera ces textes sous le titre: «*Paroles d'un Rebelle*».

Le 1^{er} mai 1890, Salvochea organise, dans toute l'Andalousie, de grandioses manifestations révolutionnaires. Elles laisseront une trace profonde parmi les travailleurs de la péninsule. L'année suivante, celles-ci se renouvellent, bien que Salvochea ait été, quelques jours auparavant, jeté en prison par la police.

L'année 91 se termine, de nombreux journaliers sont en grève. L'immonde simulacre du procès de «*La Main noire*» a empli les prisons, un ressentiment profond exaspère les classes populaires. Le caractère du peuple espagnol, formé par la résistance et la soumission au despotisme, implique un complexe d'anti-autorité, c'est-à-dire un élément puissant d'anarchisme spontané qui, au cours de l'histoire, a déterminé des explosions périodiques. C'est alors qu'apparaît dans la province de Cadix, un individu que chacun ne tarde pas à connaître par son surnom: «*El Madrilenno*». Cet orateur habile va rapidement gagner la confiance des travailleurs. Félix Gravallo, ainsi s'appelle «*Le Madrilène*», parcourt les environs de Jerez, et réunit en plein champ les journaliers affamés, pour leur parler de l'anarchie. Dans cette situation explosive circulent de nombreuses brochures et publications libertaires.

F. Gravallo pensant avoir la situation bien en main, suggère alors l'idée de s'emparer de la ville de Jerez de la Frontera pour y établir un canton anarchiste qui servira d'exemple aux ouvriers espagnols. Le projet soulève l'enthousiasme des militants, et même les plus lucides, sans analyser plus profondément la valeur de cet acte, son opportunité, ni la sincérité de Gravallo, accordent leur confiance à cet inconnu.

F. Salvochea est en prison, à Cadix, à la suite de l'explosion de deux bombes dont la police lui attribue généreusement la paternité. Lamela, militant responsable de Jerez, part pour cette ville, où il désire exposer le projet de Gravallo à Salvochea. Il explique donc au vieux libertaire que «*Le Madrilène*» veut «*déchaîner la révolution sociale*», en livrant Jerez aux travailleurs. Mais, le prisonnier est un homme prudent. Après quelques questions précises, il ne tarde pas à soupçonner la loyauté de cet étranger qui parle trop bien et pense trop vite. Aussi, conseille-t-il à son camarade d'attendre l'arrivée de Errico Malatesta qui doit quitter Madrid pour Cadix. Salvochea pense que si Malatesta voit un sens pratique à cette insurrection, il en prendra lui-même la tête pour en tirer le maximum de profit; dans le cas contraire, si cette manifestation lui semble suspecte, il fera tout pour l'empêcher. Mais Lamela, qui se méfie de l'italien, ne veut rien entendre. Il rejoint Jerez, où déjà ses camarades s'affairent à organiser l'émeute sous les conseils éclairés de «*Madrilenno*».

La naïveté des libertaires gaditins fera des événements de Jerez l'un des épisodes les plus douloureux, les plus tragiquement inutiles, du mouvement révolutionnaire andalou. Salvochea dira plus tard: «*En Andalousie, rien de particulier n'est tenté, et lorsque quelque chose se réalise, il s'agit d'une folie bien intentionnée, mais comme mue par un ressort épileptique*».

La suite des événements va donner raison à Salvochea qui, plus tard découvrira la machination policière qui a livré à la justice bourgeoise les meilleurs de nos camarades.

«*El Madrilenos*» désigne la nuit du 8 janvier 1892, pour investir la ville. Signalons que la traduction française du «*Labyrinthe espagnol*» de Brenan indique le 8 janvier 1891, ce qui est erroné, comme l'est aussi la date du 8 février 1882 (!) chez Vallina.

Vicente Blasco Ibañez décrit l'insurrection au chapitre 9 de «*La Bodega*». «... *Au crépuscule, dans l'immense plaine de Caulina, arrivèrent les premiers groupes de travailleurs. Leurs bandes noires surgissaient de tous les points de l'horizon. Certains descendaient de la «sierra», d'autres venaient de la plaine, ou des terres situées de l'autre côté de Jerez. Les régions de Malaga et de Sancular de Barrameda avaient aussi envoyé leurs contingents d'hommes... Les nouveaux arrivants se groupaient d'un côté du chemin, dans la plaine couverte de buissons séchés. Les taureaux qui paissaient là se réfugiaient au loin, effrayés par cette tache noire qui s'élargissait, sans cesse alimentée par l'arrivée de nouveaux groupes. Toute la horde de la misère était au rendez-vous. C'était des hommes bronzés, secs, sans la moindre ondulation de graisse sous l'épiderme... les plus vieux, ceux qui avaient participé au soulèvement contre les Bourbons, étaient les plus confiants... l'histoire de ce pays, la tradition de cette terre de Cadix, province des révolutions, influèrent sur la crédulité de ces gens. Ils avaient vu, en une nuit, tomber des trônes et des ministères, emprisonner des rois, et personne ne doutait de la possibilité d'une révolution, de plus grande importance que ces mouvements antérieurs, qui assureraient le bien-être de tous les déshérités*».

Il est 23 heures, lorsque les responsables régionaux arrivent dans la plaine de Caulina. Plus de quatre mille hommes attendent les Instructions de «*El Madrilenos*», dont le verbiage et l'indécision exaspèrent déjà certains.

Les responsables semblent désespérés, et, malgré l'affirmation de «*El Madrilenos*», selon laquelle les troupes de la garnison, et le reste de la population vont rejoindre les insurgés, ce n'est qu'une troupe de cinq cents hommes, armés de bâtons et de faux, qui se mettent en marche vers Jerez. Guidés par Gravaló «*El Madrilenos*» et par les camarades Antonio Zarzuela, Manuel Fernandez Reina et Manuel Silva Leal «*El Lebrijaño*», les révoltés entrent dans la ville aux cris de: «*Vive la Révolution sociale! Vive l'Anarchie!*». Un groupe se dirige vers l'hôtel de ville, un autre vers la «*calle larga*» où résident la majorité des propriétaires, un troisième donne l'assaut à la prison pour libérer les anarchistes condamnés lors du procès de «*La Main Noire*». Le premier coup de feu éclate, José Loma tombe, blessé à la jambe. Un semblant de lutte se prolonge jusqu'au matin, mais déjà l'échec est complet. Lorsque le jour se lève, les officiers de la garnison tiennent solidement tous les postes, et les révolutionnaires se dispersent rapidement. «*El Madrilenos*» disparaît en compagnie d'un Français nommé Fernand Poulet. Vallina rencontrera Poulet quelques années plus tard, à Paris, où il est indicateur de police, à la solde de l'Ambassade d'Espagne.

Pendant cette nuit, deux passants, que les insurgés avaient confondus un peu rapidement avec des «*bourgeois*» sont tués. Il s'agit d'un représentant en vin, José Soto, et d'un employé de bureau du nom de Palomino, que leurs mains blanches et leurs habits avaient condamnés. La bourgeoisie tient là sa vengeance, elle va se servir de ces deux cadavres pour faire condamner les libertaires à de lourdes peines. Le conseil de guerre condamne à la peine de mort: 1- Pour le meurtre de Soto: José Fernandez Lamela, propagandiste libertaire connu, il a 28 ans; Antonio Zarzuela. 2- Pour le meurtre de Palomino: Fernandez Reina et Silva Leal. Les travaux forcés à perpétuité puniront de leur révolte José Romero Lama, Manuel Caro Clavo et Antonio Gonzalez Macias. Quinze autres anarchistes partiront aussi pour le bagne.

Le 10 février 1892, sur la place publique de Jerez de la Frontera, devant une foule muette, sont garrottés les quatre militants condamnés à mort. Lamela consacre ses derniers instants à prêcher l'anarchie. «*El Imparcial*» du 11 février 1892 rapporte les dernières paroles de Zarzuela: «*Peuple de Jerez, qu'on ne dise pas que nous sommes morts comme des lâches, vengez-nous de cette nouvelle inquisition*». Une publication récente cite cet article avec quelque variante, Zarzuela aurait conclu son appel par ces mots: «*Qu'on m'apporte un verre de vin!*». J'aimerais que cette phrase fût vraie, le dernier cri d'un homme qui aimait la vie.

La version officielle de ces événements désigne Malatesta comme l'instigateur du soulèvement, «*El Madrilenos*» étant son envoyé. C'est absolument faux, il s'agit en réalité d'une machination de la bourgeoisie qui, prenant peur devant le renouveau de l'idéal anarchiste, qu'elle pensait avoir anéanti quelques années auparavant, paya quelques provocateurs pour entraîner les travailleurs dans une dangereuse aventure. En 1902, Fermin Salvochea rendit visite à Vallina, à la «*prison modèle*» de Madrid. Il lui apprit que «*El Madrilenos*» était venu le voir et lui conta de quelle manière ce traître tomba à ses pieds pour lui demander le pardon de son action. Quelques années plus tard, deux journalistes, Soledad Gustavo et Federico Urales organisèrent une

(1) «*La Bodega*», de Blasco Ibañez, chap. 9, page 1343, *Obras completas*. Tome 1. Editorial Agailar.

vaste campagne pour la libération des survivants du procès de «*La Main Noire*» et de la marche sur Jerez. En France, Jean Grave appuya leur action dans «*Les Temps Nouveaux*».

Dans l'Europe entière, les dix dernières années du siècle furent partout marquées par le terrorisme anarchiste. La désertion des classes laborieuses, l'absurdité des répressions policières, cette solitude, à la fois devant le peuple et devant l'État, nous ont conduit à ériger le terrorisme en principe. En 1891, au moment où commencèrent les attentats à la bombe, une partie importante de la petite bourgeoisie et de nombreux intellectuels étaient gagnés à l'Anarchisme. Sous l'influence étrangère, particulièrement celle de Malatesta, des groupes espagnols allaient pratiquer le terrorisme. Cette organisation en groupes se perpétuera, elle survivra même à l'importation du syndicalisme, la F.A.I. héritera de leur esprit et de leur pureté.

Espagne 1891: la première bombe éclate, inaugurant l'ère de cette «*race méprisante des grands seigneurs de la révolution*» (2) qui luttent pour l'anéantissement des États, et proclament la terre entière à tous les peuples.

Guy SÉGUR.

(2) Albert Camus.